

RÉFLEXION



Onomastique
Toponymie

**Complexe généalogique
et déficit identitaire structurel**

A partir de la lettre de Abdelkader Hadjar
par
Farid Benramdane*

En octobre 1999, le champ politique et médiatique national prit connaissance non sans stupeur et "inquiétude" pour certains partis, de la missive de Monsieur Abdelkader Hadjar, Président de la commission des Affaires étrangères de l'APN, adressée à Monsieur Abdelaziz Bouteflika, Président de la République, rendue publique par l'agence officielle APS.

A ce titre, la lettre n'ayant pas été "écrite pour être rendue publique ni pour être publiée par les médias", selon les termes du député de Tiaret, membre du Comité Central du FLN, ex-ambassadeur, ex-président de la Commission nationale de l'arabisation, est, sous cette forme communicative (privée, non publiable médiatisée), suffisamment symptomatique du degré de déficience éthique des conduites politiques, et assez révélatrice, au vu de son contenu, d'une pathologie historique nationale liée à la perte des lieux de mémoire.

Cette dernière considération, illustrée par des qualificatifs ayant choqué les Algériens : «Zeroual le Chaoui», «Ouyahia le Kabyle», «Redha Malek à travers le Conseil des Janissaires», «les partisans de l'amazighité», «les francophiles», «les partisans d'une Algérie arabe musulmane», «les partisans d'une Algérie laïque occidentalisée»... est la preuve tangible d'un bricolage historique élevé au rang d'une stratégie politique, de ce qu'il est convenu d'appeler, dans le lexique local, une des constantes nationales "thawabet" (la langue arabe) et de sa défense exclusive.

Comment se fait-il, et c'est ce qui importe le plus, nous semble-t-il, que le député de Tiaret, ou Tiyaret la moderne, Tihart ou Tahart la médiévale, Tingartia ou Tingartensis l'antique, s'offre le luxe d'attribuer des qualificatifs ethniques ou ethnonymes (chaoui, kabyle etc.) à des responsables politiques — et pas des moindres — et se dispense, lui, d'énoncer explicitement

les siennes, bien qu'il ne manque pas de souligner qu'il est «issu d'un honorable lignage»?

**Un détail “de taille” :
le non-dit structurel!**

C'est ce détail “de taille” qui a attiré notre attention. Il n'est pas conjoncturel, il est foncièrement structurel. Cette modeste contribution tentera de mettre en relief, sans mauvaise foi, ni préjugé idéologique ou stratégie calculatrice, “ce détail”, le caractère honorable de ce lignage dont, certainement, notre député a une vague idée. Sans complexe, ni animosité mal placée, dans une approche très proxémique, à travers des noms de lieux (toponymes), de tribus (ethnonymes ou ethniques), de personnes (anthroponymes), nous nous intéresserons à ce lignage et à sa lointaine généalogie, disons-le d'emblée, séculaire, voire plusieurs fois millénaire dans le cas précis, forcément amazigh, pour montrer en fin de parcours, la gravité du déficit identitaire et ses conséquences inconscientes et dévastatrices, illustrées dans la lettre d'un responsable national, en exercice lors de la publication de sa correspondance, c'est-à-dire, Président de la commission la plus convoitée du Parlement et... du Sénat!

Au-delà du caractère malsain de cette forme de catharsis et de spasmes politiques qui a fait le délice de nombreux journalistes et observateurs politiques, cette question préliminaire dépasse largement le cadre de la vie politique actuelle, trop étroite, à la lecture des commentaires parus dans la presse, pour restituer dans sa totalité, du moins dans ses grandes articulations, quelques faits de permanence, des données de fonds historiques, sociologiques, linguistiques, démographiques, religieuses, symboliques... structurant l'Algérienité dans la pluralité de son patrimoine historique et de ses parcours identitaires et culturels (libyque, berbère, punique, latine, arabe, espagnole, turque, française etc.), de ses croyances religieuses et mystiques (païenne, juive, chrétienne, musulmane) de ses dimensions africaines (cf. Lettre des Ambassadeurs du Nigéria et du Sénégal) et méditerranéennes.

Ces éléments structurants pris, de plus, dans la dialectique de leurs forces de généralisation régionale ou mondiale et de différenciation locale, semblent complètement échapper à notre député et au courant qu'il incarne, parce qu'incapable de manière consciente ou inconsciente, raisonnée ou subjective, de poser l'Algérie comme permanence, de la penser et la restituer comme totalité, et non comme un chapelet qu'il égrène à l'endroit qu'il veut, sans se rendre compte des fêlures qu'il incarne, par ignorance ou par ambition mal ciblée d'abord, qu'il provoque, ensuite, idéologiquement, dans l'ordre généalogique et symbolique, véritables lames de fond qui organisent toute société et sa pérennité. Ce genre de réflexion est source de dérèglement des modes de transmission identitaire entre les générations, une néga-

tion par rapport à l'origine, un parfait clonage des procédés coloniaux du 19ème siècle en Algérie...

Que dire et penser d'un personnage, s'énonçant à la première personne du singulier «je suis un homme influent sur la scène politique et médiatique», «je suis de tous les honneurs», un responsable d'un paradigme de refondation (l'arabisation), du moins un de ses animateurs les plus zélés, de reconquête de la personnalité algérienne à l'indépendance, peut-être plus amazigh que Zeroual, Ouyahia, Sadi, Ait Amrane... réunis, qui nie idéologiquement et combat politiquement la généalogie berbère de son ascendance, sa langue, sa culture, son patrimoine? En somme, le parfait Berbère "hors de toute chronologie" comme le pensaient des historiens coloniaux.

Dans ces conditions, la politique résistera-t-elle longtemps à l'Histoire et à sa négation? Ou la réactualisation des faits anciens qui, pendant des millénaires, ont organisé une société et assuré sa continuité, doivent-ils être convoqués pour comprendre, par rapport à ces références explicites, les dérapages actuels? Une telle approche implique une réappropriation des fondements qui structurent l'Algérie, une reconquête des lieux de mémoire instrumentalisés et instrumentés depuis 1962, pour cesser définitivement de faire croire aux Algériens qu'ils n'ont pas de racines³¹ et, par conséquent, être dans l'impossibilité d'accéder au rang de sujets historiques.

**Hadjar le Zénète,
1'(in)digne descendant
de la tribu berbère des Mighila**

Dans le même sens ou à contresens, M. Abdelkader Hadjar n'est pas arabe. Il est l'(in)digne descendant de la tribu des Mighila, transcrits Meghila, Maghila, Maghîla, Mâghila..., grande tribu berbère zénète, installée sur le flanc de l'Ouarsenis, dans la région de Tiaret. Ils habitaient, nous dit Ibn Khaldoun, les plaines du bas Chelif, au Moyen-Age, depuis la mer jusqu'à Mazouna. Les Mighila sont frères des Matmata, cousins aussi de la grande tribu des Maknasa, Macennites pour les Romains, Makanatae pour les Grecs, vocable à rapprocher de Meknes la Marocaine, toponyme (nom de lieu) de la racine berbère MKNS qui veut dire "combattre, quereller"(Chaker : 1991). Les Mghila / Mighila / Maghila, sous une morphologie grecque (Lewicki : 1990), a donné Machlyés chez l'historien Hérodote (484-425 avant notre ère), considéré par Socrate comme étant le père de l'Histoire. Ils sont également voisins, entre autres, des Louata (Louwata),

³¹ Cf. Travaux de Hassan Remaoun sur l'enseignement de l'Histoire, CRASC, Oran.

cités par Procope et Corippus, sous des appellations latines ou latinisées diverses : Ilaguas, Laguaten, Levathae (Camps : 1980).

**Zeroual,
ancêtre de Hadjar et des Mighili!**

La tribu de Mighila donna le jour à son plus célèbre personnage : Abou Korra-al-Maghili, prince sobrite qui régna 40 ans à Tobna et livra plusieurs batailles aux Emirs arabes de Kayraouan, avec à leur tête un chef militaire maghiti appelé Ibn Hassan... Zeroual. Il accompagna, précise Ibn Khaldoun, Abd er-Rahman l'Omeyyade en Espagne. Aux tribus ifranides émigrées dans l'Ifrikiya se joignirent aussi les groupes tirant leur origine de la tribu berbère des Mighila. Pour d'autres historiens, cités par Lewicki (1990), Abou Korra tirait son origine des Mighili, confédérés avec les Banu Ifran. Il sera tantôt appelé Abou Korra al-Mighili, tantôt Abou Korra al-Ifrani, chef des Banu Ifran d'Ifrikiya et du Maghreb central, un quart de siècle seulement après la mort de la Kahina.

Une tradition berbère, citée par Ibn 'Idhâri, eu égard au lien étroit qui existait entre la Kahina et les Banu Ifran, fait d'Ifran, père de la Kahina, l'ancêtre de cette tribu.

Les Mighilis sont également frères des Lemayas, tribu de Tihart avant l'arrivée des Musulmans au 8ème siècle. Tihart, pour Ibn Khaldoun et Ibn Saghir, Tahart, pour Abou Lfeda : les deux formes sont justes. Cette alternance vocalique a- / i- est à mettre sur le compte du lexique touareg où "ahar / ihar" signifient "lion".

Disparue à la chute de sa puissance, la tribu des Lemaya est surtout connue parce qu'elle avait vendu ses terres aux premiers musulmans pour construire la première mosquée au Maghreb central en l'an 144 (761-2.), sur le territoire de Tagdamt, actuellement chef-lieu de commune à une dizaine de kilomètres plus à l'ouest de l'actuelle Tiaret. Tagdamt est un toponyme hybride berbéro-arabe, de "qadîma" : "l'ancienne", contrairement à l'étymologie quelque peu fantaisiste donnée par Ibn Obeid El Bekri dans son célèbre livre (*Description de l'Afrique septentrionale*, 1252) : "tambour basque". Il est étonnant de relever qu'un personnage historique illustre fera le même geste, acquisition et non expropriation des terrains sis à Tagdamt dix siècles plus tard (1838-43) : l'Emir 'Abd al-qâdar ben Mahieddine (correspondance saisie par la Smala. Archives du Gouvernement Général de l'Algérie). Il fera, pendant sept années, de l'ancien territoire des Rostémides sa principale garnison militaire ainsi qu'une capitale économique, politique et culturelle (A. Belkhodja : 1998).

Que veut dire Mighila?

Sur initiative de citoyens et d'élus locaux éclairés de la région, au début des années 1980, le nom de Mighila prit la place de Keria, actuellement chef-lieu de daïra, à une vingtaine de kilomètres de Tiaret. Keria est aussi un nom de lieu de souche linguistique libyco-berbère, la racine KR, avec le sens de "se lever, s'élever", "une idée d'éminence" écrit Foudil Cheriguen (1994). Beaucoup de montagnes et de noms de relief, de manière générale, dans cette région (Ouarsenis et Hauts Plateaux), sont à base de cette racine: Kef Akour, Djebel Kroris, Djebel Krorisia, Ain el Koried, Ouzkaria, Kef el Keren, près de Columnata, connu pour ses sites archéologiques et ses gravures rupestres... mais surtout le majestueux et haut-lieu de combat et de résistance des Algériens depuis la nuit des temps : Djebel Zekar, forme arabisée de "izeikar" qui signifie en touareg "cime, point culminant" et dans le parler berbère de l'Ouarsenis, le zénète, "azek'k'our": un rocher (Basset :1893) : Djebel Zekour, Zekkari, Bou Zoukar etc. D'autres appellations non loin de notre Keria-Mighila proviennent de la racine KR : El Tekkarine, Touskiret, Karman à côté de Tiaret, Tunkira, Tunkara à proximité de Frenda, donc des fameux monuments funéraires berbères de la période byzantine (Vème siècle), les Djeddars, sur les anciens territoires de Medroussa, Medrissa, forme altérée de Madghoussa (Benramdane : 1995), nom également d'un personnage mythique de la lignée berbère zénète, à rapprocher du non moins célèbre Mausolée de Madghassen, dans la wilaya de Batna (territoire des Chaouia). Dans le berbère, on trouve la forme verbale "madghes", avec le sens de "être largement ouvert", "initier, commencer" (Chaker : 1991). L'archéologue Fatima Kadra, dans son brillant ouvrage sur *Les Djeddars, monuments funéraires de la région de Frenda* (1983), souligne l'origine indigène de l'onomastique locale (onomastique, du grec "onoma" : nom propre) : "certains indices (signes libyques, sens inversé de l'écriture) laissent présumer que l'écriture libyque était utilisée concurremment à la langue latine". D'autres noms sont relevés plus loin, au Maroc, par Laoust (Toponymie du Haut-Atlas, 1942), sous leur forme primitive akarker "tête", akarou en kabyle et "crâne" en ahaggar, par extension "un sommet de montagne".

Quant au prestigieux ethnique de Mighila, à la fois toponyme et même hagnonyme (nom de culte, sacré) — les habitants de la région continuent jusqu'à présent à jurer et à conjurer le mauvais sort par Rjal Maghila —, il est à rapprocher de "ighil", c'est-à-dire "côteau, colline", "drata" en arabe, exemple Ighil Izane (Relizane). Il peut également évoquer, en kabyle, "le courage, la bravoure, l'audace" (Dallet : 1980), dont l'équivalent dans le parler algérien avec pratiquement le même sémantisme, "bou dra'a", littéralement "l'homme au bras", "argaz, guezoul" diront d'autres concitoyens. Ce dernier vocable "guezoul" a été cité par tous les historiens et chroniqueurs arabes, dans la région de Tahart / Tihart la médiévale et les Moudjahidines

de la wilaya V le connaissent bien : Djebel Guezoul. On bâtit sur son flanc, disent Ibn Khaldoun et Al Bekri, sur ordre d'Ibn Rostom, la ville de Tihert, en l'an 144 (761-2). Ajoutons d'autres formations dérivées : Bouguezoul, Guezouli, Khaled El-Guezouli (ancien pseudonyme d'un journaliste de la région, moudjahid et spécialiste de l'histoire locale de Tiaret)... Le nom de tribu Guezoula, descendants des Beranes vient également de Guezoul. Gauthier et Chériguen, (auteur algérien du premier ouvrage sur la toponymie algérienne : *Toponymie des lieux habités. Les noms composés* (1994), établissent un rapprochement entre Guezoul et Gétule. Chériguen (1987) signale également un rapprochement possible entre Gétule et Gueddala, Gueddala et Aguellid "roi" en berbère. "Guezoul" peut dériver de la racine GZL qui veut dire en touareg "monter, gravir une pente", "gezel"; pour Chaker, gezzul signifie "il court <igzal, igzul, iwzil>", Guezoul est un nom de montagne dans le nord du Maroc.

**«Des noms et des lieux» :
une «géographie charnelle» ou le droit du sol**

Un toponyme de formation récente, désignant des constructions illicites (bidonville), dans les années 1970 à Tiaret, a été donné "spontanément", donc produit de l'imaginaire populaire : Boudra'a. Cette appellation est attribuée aux indu-occupants de terrains du fait qu'ils aient défié l'autorité. Alors, Mighila, Boudra'a : deux noms différents? En apparence oui, mais dans le fond, une représentation mentale identique typiquement maghrébine, plusieurs fois millénaire, correspondant au contexte de développement de repères référentiels de type identitaire, cristallisés dans nos noms de tribus, de montagnes, de sources, de grottes, de saints, de redjam... quelles que soient leurs formations historiques et leurs couches linguistiques (berbère, punique, latin, arabe...). De "L'Afrique au Africains" de Massinissa à "Cette terre n'est pas à vendre" de Messali Hadj jusqu'à "Nous mangerons la terre de notre pays" de Boumedienne, c'est le même rapport à l'espace, à l'identité. La terre et sa dénomination, cristallisée dans les toponymes, les ethniques, les hagionymes, sont au cœur de l'identité algérienne : terre soumise à des rythmes séquentiels historiques de colonisation / décolonisation / recolonisation, peuple rebelle, esprit frondeur, culture de résistance, valeurs guerrières... La terre et sa dénomination jouera le rôle d'une forte identité et la fonction d'une puissante identification. C'est le droit de sol, non le droit de sang. Au Machraq, il s'agit d'une toute autre représentation identitaire de la généalogie. Par conséquent, n'allons pas chercher des éléments structurels identitaires fondamentaux ni en Orient, ni en Occident! Mosteta Lacheraf, Mohamed Cherif Sahli, Djilali Sari, Abdelkader Djeghloul... ont pertinemment expliqué la nature rurale

de la résistance populaire, du rapport charnel à la terre ancestrale, au terroir intériorisé et sublimé par ailleurs, à travers toutes les formes d'expression artistiques populaires.

Un telle perspective nous renvoie à la profondeur des ancrages historiques de Meghila, des Banu Ifran et des nombreuses tribus dans notre pays et / ou au Maghreb. D'où viennent les Mighlis, ces berbères zénètes "arabisés" actuellement?

L'histoire des Zenata en Ifrikiya et au Maghreb, dit Ibn Khaldoun, commença immédiatement après l'apparition de la race berbère en ces pays, c'est-à-dire dans un siècle tellement reculé que Dieu seul en savait l'époque. Cette réflexion nous ramène au fameux Mighli : Abou Korra des Banu Ifran. Abou Korra de la tribu des Mighila? Abou Kourra al Ifrani al Maghili? Par plaisir, comme le ressent Mosteta Lacheraf dans son dernier ouvrage (*Des noms et des lieux*, 1998) parlant de "cette connaissance tellurique de cet espace, de cette adhésion sensuelle, sensitive, charnelle à cette géographie natale qu'on ne lui [l'Algérien moyen] enseigne plus et avec laquelle il ne peut avoir un "contact" direct, un lien ombilical ou initiatique même furtif (mais conscient)...", nous exploiterons les deux appellations ethnonymiques : Mighili et Ifrani.

L'étude linguistique du composant ethnique (nom de tribu) *Ifran* à lui seul mérite une thèse de Doctorat. Deux excellents articles concernant les origines des Banu Ifran : étymologies mythologiques des Grecs, essais d'explication des auteurs arabes sont contenus dans *L'Encyclopédie de l'Islam* (nouvelle édition, 1990) et *L'Encyclopédie berbère* (1985). Dans le premier ouvrage (tome III), Lewicki, citant Ibn Khaldoun et les écrits des généalogistes berbères Sâdik ben Sulayman al-Matmati, Hâni' ben Masdûr al-Kûmi et Kahlan ben abi Luwâ, relève que les Banu Ifran étaient des descendants d'Ifri, fils d'Islitan, fils de Misra, fils de Zakiya, fils de Wardiran (ou bien de Warshik), fils d'Adibat, fils de Djana, éponyme de toutes les tribus zanâtiennes. Une tradition les relève comme descendants d'Islitan. De nombreux toponymes au Maghreb sont à rapprocher de ce nom, citons administrativement le plus connu, Oued Sly, chef-lieu de daïra, sur l'autre versant de l'Ouarsenis (wilaya de Chlef).

Il est important de souligner que l'histoire et l'étymologie d'Ifran auquel il faudrait associer Afri / Ifri / Afariq / Africa / Ifrikiya, etc. a fait l'objet pour les historiens, depuis les Grecs, les Arabes jusqu'aux Français de la période coloniale, d'explications et d'interprétations les plus diverses et les moins inattendues. Mais il nous semble que les interprétations d'Ibn Khaldoun, d'une lucidité incroyable, peuvent être corroborées par l'état de la connaissance actuelle que nous avons de la toponymie maghrébine. Il est le premier à rattacher le nom d'Ifri, ancêtre éponyme des Banu Ifran, au vocable berbère "ifri" avec le sens de "caverne". Lewicki, dans l'écheveau des dis-

sertations étymologiques données par les Grecs, les Romains, les Arabes, les Français, opte pour celle d'Ibn Khaldoun et ajoute quelques lignes : "Si cette étymologie est juste, on peut supposer que la confédération des Banu Ifran (ou plutôt son noyau) a dû son nom au fait que les fractions zanâtiennes qui entraient dans sa composition, vivaient à l'origine dans des demeures troglodytes"(grottes).

Banu Ifran, Ifri, Ifrikiya :
histoire d'un nom, histoire d'un continent

Ceci dit, que nous apprend la toponymie locale? Ifri ainsi qu'une série de vocables dérivent de la racine FR, FRN. FRN a le sens en touareg de "choisir", efren "en choisissant ce qui est le meilleur et optant pour lui", tefren "être l'objet d'une sélection" (Foucauld, 1924). Au Maroc, dans le Haut-Atlas, ifri (pluriel ifran, ifraten) a le sens de "caverne, grotte", mais aussi de "bassin artificiel destiné à recevoir l'eau des montagnes" (Laoust, 1942). Pellegrin reprend une autre interprétation de Mercier dans son ouvrage, intéressant mais néanmoins dépassé : *La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du nord* (1924). Elle nous semble si peu plausible que nous nous dispensons de sa présentation (nous le citons à titre indicatif). Par contre, l'explication de Laoust, rejoint par Cheriguen (*Barbaros ou Amazigh*, 1988), met en évidence le rapport entre IFRI et AFRIQUE "le vocable latin AFRICA contiendrait IFRI, sous la forme de AFRI (ifriqiya en arabe)... "

Pour notre part, nous savons que la productivité lexicale de cette racine est attestée dans la région de Tiaret, d'Oran, de Bejaïa, de Saïda... en Tunisie, au Maroc, soit à base de FRN, soit à base de FR qui veut aussi dire "grotte, escarpement : ifri, ifran " (Dallet, *Dictionnaire kabyle-français*, 1980). Nous citerons des noms de lieux ayant un rapport avec le thème FR de la grotte : Tafraoua, Tafraoui, Feriana, Tifrit (même nom que la célèbre grotte préhistorique de Saïda), Djebel Feriane, Oued Fernane, Fernane, Tafrinte, Tafrount, Tifrane, Oued Tiferine, Ifran, Tifran, Oued Ferendouh, Frenda, Aïn Franine, Fernani, Tifra bou Madhi, Tifrat, Tibrat Naït el Hadj, Tifoura, Tafoura... et très loin, à In Aménas, à la frontière algéro-lybienne, Tifernine, près du sublime topique Tin Fouyé Tabankourt que les sociétés pétrolières mondiales ne connaissent que trop bien sous la forme de TFT. Ajoutons Cap Ifrân, situé à l'est de Carthage, mentionné par al-Idrissi.

Le nom IFRI, dans ses deux catégories : nom de grotte, ensuite nom de peuplement et l'interprétation linguistique que nous lui donnons va être conforté, sur le peu d'études faites à ce jour, par les données de l'archéologie et de l'anthropologie préhistorique. Nous avons eu l'occasion de formuler l'hypothèse de la formation historique et linguistique d'Ifri ainsi qu'un certain nombre de noms de grottes et de lieux de régions montagneuses correspondantes, et ceci grâce aux vestiges recueillis (industrie lithique et osseuse), datées par les spécialistes. Ils correspondent à la période néolithique (3 000 à 10 000 avant notre ère). IFRI et ses formes dérivées sont la trace et les témoins irrécusables des pratiques langagières dans leur ancrage le plus ancien et la dimension humaine de parcours culturels et interculturels les plus féconds.

Et lorsqu'au dernier sommet du millénaire de l'OUA à Alger (Juillet 1999), à un moment où le peuple algérien, dans la solitude et la dignité des grands combats, puisait tragiquement dans ses ressorts les plus profonds pour survivre, vivre et perdurer, on ne se lassera jamais de cette image sincère, désintéressée de l'Afrique en Algérie, s'abreuvant et se ressourçant à travers ses dirigeants politiques à une eau jaillie des profondeurs de nos montagnes, associée à une autre page de notre histoire contemporaine : Ifri de la vallée de la Soummam (eau minérale). Et comme l'ont si bien dit les Ambassadeurs du Nigéria et du Sénégal à Alger, dans leur réponse à Monsieur Hadjar (*Liberté*, 17/9/1999) : "Le Nigéria, le Sénégal et l'Algérie, comme d'autres pays, assument entièrement et sans complexe, toute leur histoire et leur identité sans reniement, ni exclusion, sans haine ni mépris, et avec dignité et responsabilité. Que chacun s'assume avec responsabilité..."

Image d'une grande cité : Tihart la tolérante

Parler, à cet effet, de Tiaret, exclusivement de la formation berbère, de la tribu des Banu Ifran, Matmata, Beni Louma, Dabelten, Gouacem, de Mighila et même de ses ramifications actuelles, Kraïche, Chehama, Ouled Meddah etc., sans évoquer Tihart la médiévale, la capitale rostémide, l'apport de la religion musulmane, de la civilisation, de la culture et de la langue arabes, c'est aller au travers de l'histoire, de cette illusion du «déterminisme racial», démonté magistralement par Mohamed Chérif Sahli dans *Décoloniser l'Histoire* (1986), à propos de l'immuable primitif Berbère, "figé depuis la fin des temps préhistoriques en des formes d'organisation : famille agnatique, clans, cultes agrestes". Parler de Tihart, c'est évoquer la représentante de "l'idéal politico-religieux des kharédjites modérés" (Laroui, 1975), quand Ibn Roustom fonda sa capitale. Tahart, la florissante avec ses produits agricoles, son commerce avec l'Afrique et ses constructions, nous dit Al-Muqaddassi. Tihart, c'est là renommée par son goût du savoir, sa passion des problèmes théologiques et son degré de tolérance vis-à-vis des autres communautés religieuses et ethniques (Kaddache, Dhina, Fekhar), installées sur son propre territoire. Mais l'influence majeure, insiste Abdallah Laroui, "fut purement idéologique" : Egyptiens, Persans, Irakiens, Soudanais, Chrétiens, Juifs... venaient à Tahert pour la notoriété intellectuelle de la cité et la sagesse de ses imams. En ces temps-là, elle était encore appelée, nous dit El Bekri, la «Balkh du Maghreb», ville de Perse «décrite par les géographes arabe du Vème siècle comme la mère des cités» (Dangel : 1986). Dans la partie haute de la ville, Ibn Saghir cite nommément al-Kanisa, c'est-à-dire «l'église», lieu d'habitation des minorités juives et chrétiennes; al-Maâsouma, nom d'un «château» dominant le

marché de la ville, raconte Abou Zakariya, dans ses célèbres chroniques. Ce toponyme, nous le retrouverons sous une autre forme : al-Maâsouma, appellation de la grande bibliothèque de Tihert, incendiée par les Fatimides. L'unique vestige de ce fabuleux nom, en usage actuellement dans le parler de Tiaret, est Maâcein, nom d'une tribu, implantée sur les limites territoriales de Tiaret et de Ammi Moussa. Pour ne pas conclure, il n'est pas exagéré de le dire, Tiaret a été, avec ses célèbres portes (Bab al-Andalous, Bab al-Safah, Bab al-Matahine, Bab al-Manazil), une capitale spirituelle, intellectuelle, tolérante, un lieu important de la diffusion de la religion musulmane et de la langue arabe.

Tiaret, c'est aussi Qalaa Taoughazout ou Qalaa des Banu Salama, «seigneurs de la forteresse de Taoughazout et chef des Beni Isliten», comme le souligne Ibn Khaldoun à propos de son lieu de séjour dans la région, à côté de Frenda, pour la rédaction de sa dangereuse et inestimable *Muqadîma*.

Tiaret, c'est également, Tingartia, Tingartensis la romaine, forme linguistique latinisée de la racine KR / GR citée plus haut, siège d'un évêché au Vème siècle, précédée par la fameuse Columnata, non loin du territoire des Mighila, à côté de Sid Hosni (ex-Waldeck-Rousseau), transcrite originellement «Episcopus Columnatensis» dont les vestiges (sarcophages, sculptures, épigraphes...) peuvent être visités à n'importe quel moment de l'année. Plus loin dans l'Histoire, dans la même région, les archéologues nous parlent de «l'homme de Columnata» (6 000 avant JC).

Ce retour au passé nous ramène inévitablement à la réaction de certains organes de presse à propos du célèbre nom d'Adherbal, attribué à notre député.

**D'Adherbil le Numide à l'état-civil d'Algérie :
la naissance d'un "monstre"**

"Abdelkader Adherbal Hadjar". Adherbal, ce nom a été cité comme faisant partie de l'ensemble patronymique de notre député; référence aussi et surtout à cette volonté "de gommer à jamais l'origine berbère de son nom" tel que l'a mentionné un quotidien d'information national. Adherbal, soulignons-le, est le frère de Youghourta le Numide et fils aîné de Micipsa. Adherbal est un nom de souche punique et non berbère, à connotation religieuse (théophore, à base de «bal» : Hannibal, Maharbal, Hastrubal...) faisant partie des 447 personnes nommées sur les stèles de Hobra (Constantine).

Cette dénomination est fautive, elle a été publiée dans *El Watan* n° 2690 du 17 octobre 1999. Bien que rectifiée dans la semaine, elle continue néanmoins à être véhiculée par certaines voix. Il est vrai, il y a eu modification de l'état-civil de notre député, probablement dans les années 1970.

C'est une opération tout à fait normale, surtout quand il s'agit de patronymes (noms de famille) injurieux, carrément obscène dans le cas précis. Par respect pour notre député, et sa famille, et eu égard au prestige de son lignage "amazigh", nous ne citerons ni le nom, ni sa traduction, ni son étymologie, dans la mesure où il s'agit, à un tel niveau de réflexion et d'analyse, moins de culpabiliser ou de diaboliser quiconque, que de démonter les mécanismes de désagrégation identitaire de type historique et onomastique contenus dans le système patronymique algérien. Ce dernier porte en lui toute la problématique de la gestion coloniale et même actuelle de l'identité onomastique algérienne (état civil de 1882), avec les opérations de dénomination et de re-nomination d'un caractère pathologique avec des conséquences psycho-sociologiques individuelles, collectives, familiales, dont souffrent énormément jusqu'à présent nos concitoyens. L'état-civil d'Algérie (et non algérien, il n'existe pas encore!), nous l'avons déjà expliqué dans une précédente réflexion dans *El Watan* et *Le Quotidien d'Oran*, en janvier 1999 ("A propos des noms propres en Algérie. Faut-il changer l'état-civil?"), continue la représentation de la filiation coloniale française. Il est même la représentation symbolique de la non-filiation, de la non-généalogie, cristallisée dans deux paradigmes de refondation, à la même période, de la personnalité algérienne : le *Senatus Consulte* et l'*Etat-civil* de 1882.

Le changement de patronyme, ou même la filiation patronymique actuelle, couvre-t-il ou, à la limite, restitue-t-il tout le champ d'une séculaire descendance comme c'est le cas des Maghila, des Oulhassa, des Akerma, des Sanhadja, des Zouaoua, des Beni Isliten, mais d'autres aussi, des Hawara, des Beni Semghoun, des Derradji, des Banu Hillal, Ouled Daho, Hennencha, Beni Touat, Beni Riah, Ouled Mimoun, Flita, Ouled Sidi Cheikh, Tiqichourt, Lahrar, Nouaceur, Ouled Bellil, Nekmaria, etc.?

En attendant que nos parlementaires finissent les discussions sur leurs salaires, posons-nous la question sur quelques instruments de la filiation en Algérie, entre autres, l'état-civil, le code de la famille, le découpage départemental ancien et... à venir!), la consistance territoriale des communes et des wilaya... pour savoir à quelle logique historique et à quelle représentation mentale de l'espace, du temps et de la Personne ils obéissent.

**Filiation fantasmagorique,
présence effective et "modernité auto-centrée"**

Nous pouvons, pour parler, tirer toutes sortes de conclusions de notre démonstration, avec les questions et prolongements subsidiaires. Demeure celle qui débouche sur le travail et l'ampleur de la tâche qui attend les Algériens, profondément ancrés dans la réalité de leur pays et suffisamment

armés d'une approche dynamique de l'identité, libérée d'une conception « a-chronologique » de l'histoire algérienne. Celle qui ne confond pas l'arabisation comme réaménagement linguistique avec l'arabisation idéologique; cette dernière, elle, équivaut à une désalgérianisation par une désorganisation des cadres qui peuvent asseoir toute filiation : les langues algériennes, l'Histoire (substrat, et apports étrangers), les cultures, les religions, les traditions... Entre une présence historique effective, une synthèse mouvementée, pulsionnelle, pétillante, à plusieurs dimensions, un imaginaire fécond, nos idéologues et les visions d'appareil encore tenaces ont opté pour une filiation fantasmagorique : à l'invariance de l'identité substituer la contingence d'une idéologie aux angles et à la nature inexorablement conflictuels et dualistes, fussent-ils, d'essence linguistique (arabe, berbère ou autre) ou religieuse : occidentale/orientale, arabe/berbère, arabe classique/arabe maghrébin, arabe/français, français/anglais, juif/musulman, etc. Une approche d'une pauvreté et d'une stérilité accablantes, comme le dit Lacheraf "ne tenant aucun compte de la géographie, de l'esthétique, du caractère affectif de la transmission identitaire propre à notre pays depuis la plus haute antiquité" (1998). Il est impossible de reconquérir son identité sans le rétablissement de la mémoire, insiste l'universitaire, psychanalyste de formation, Khaled Ouaddah. Il parlera de la « crise de l'origine, de la mémoire comme un art qui doit demeurer toujours présent afin d'assurer l'ordre de transmission symbolique et généalogique aux générations futures sans trop de dégâts, ce qui n'est pas le cas pour la génération d'aujourd'hui, victime d'une filiation indifférenciée par les discours de falsification pour asseoir le pouvoir de l'imposture » (1999).

L'ambivalence entre toutes ces questions, perturbatrices des repères symboliques, leur instrumentalisation hypocrite, irresponsable ne peuvent inexorablement, cruellement déboucher sur des réponses violentes. La réflexion d'un jeune Algérien, fraîchement sorti de son adolescence, au début des années 1990 résume tout le désarroi existentiel du sujet algérien : "les chouhadas d'Afghanistan sont meilleurs que les chouhadas d'Algérie". Cette phrase est l'énoncé même d'une fêlure dans le continuum historique, d'une désatialisation suicidaire au vrai sens du terme. Réfléchir par conséquent sur ces questions n'est ni un luxe scientifique, ni du marketing politique...

Ceci nous amène en fin de compte à dépasser le cadre purement politique, restrictif et inopérant, sauf s'il est inséré dans une posture épistémologique plus vaste, celle de la communication, de la modalité de l'Être, celle de la conscience de la diversité de soi et des autres, de l'élasticité linguistique et cognitive que nous avons, nous les Algériens, pour parler plusieurs langues, pour passer d'un système de signes à un autre.

La recherche en Algérie et/ou au Maghreb dans le domaine onomastique, ou des sciences humaines de manière générale, est nécessairement subordonnée à une étude des faits de parole. Reprenons à notre compte cette réflexion de Jacques Berque quand il parle d'"Identités collectives et sujets de l'histoire" : non comme «une superposition de l'histoire ou un agrégat, mais une totalité forgée historiquement par une pratique sociale renforcée par le caractère oral des transactions langagières dominantes, donc plus enclines à la flexibilité et à l'interpénétration" (1978).

Dans la bouche de nos contemporains, les noms de grottes, les noms de sources, de monticules (koudiat), les noms des espaces magiques et symboliques (mqam, rediem, lalla, zaouia...), sur le Murdjadjo à Oran, sur les Monts de l'Ouarsenis, la Montagne de Netzaoui, les Monts du Rif, des Aurès, des régions de Mcirda, d'Annaba, de Bayadh, de Tunis, de Constantine et de Marrakech, d'Alger, de Beni Mezghana et de Rabat, du Tassili et du Hoggar, nous font comprendre — et cela a été prouvé par le très peu d'études faites à ce sujet — que, sans chauvinisme ni régionalisme ou nationalisme déplacés, nous pouvons toucher, dans nos régions, à l'origine du langage dont la genèse et l'histoire restent à écrire ou réécrire, et s'inscrivent à l'origine même de l'humanité.

Comment le réaliser? C'est une toute autre problématique.

En attendant, bon siècle les Maghrébins et bon Millénaire les Ancêtres!
«Les gardiens du temple » (Aguellid II) discutent toujours.

*Université de Mostaganem, chercheur-associé au CRASC d'Oran

Références bibliographiques

Belkhdja (A.)

Tiaret. Mémoire d'une ville, 1998.

Benramdane (F.)

- *Toponymie et étude des transcriptions francisées des noms de lieux de la région de Tiaret*, Université d'Alger, 1995.

- *De l'origine des noms de lieux. Oran-Tiaret : même racine linguistique.*

Journée d'étude en hommage à Hagani Zoubida sur le patrimoine, CDSH, Oran, 1997.

- *Toponymie médiévale : Tihart et ses environs.*, CNRPAH, Alger, 1997.

- "A propos des noms propres. Faut-il changer l'Etat-civil en Algérie?", *Le quotidien d'Oran et El Watan*, janvier 1999

Chaker (S.)

- *Manuel de linguistique berbère*, Alger, 1991.

- *Manuel de linguistique berbère. II. Syntaxe et diachronie*, Alger, 1996.

- Cheriguen (F.)
- “Amazigh ou barbaros”, *Mots*, Paris, 1988.
- *Toponymie algérienne des lieux habités. Les noms composés*, Alger, 1994.
- Dallet (J.-M.)
Dictionnaire kabyle-français, Paris, 1980.
- De Foucauld (P.)
Dictionnaire abrégé touareg-français (dialecte ahaggar), publié par René Basset. T.1 et 2., Alger, 1920.
- Djeghloul (A.)
Eléments d'histoire culturelle algérienne, 1984.
- Doumergue (F.)
“Inventaire des grottes préhistoriques des environs d'Oran”, *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*. Tome XL, 1920.
- El Bekri (I.), *Description de l'Afrique septentrionale* Traduit par De Slane, Paris, 1965.
- Ibn Khaldoun
Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale. Traduit par De Slane. Tome I, II. 1982, Paris
- Kaddache (M.)
L'Algérie médiévale, ENAL, 1992.
- Kadra (F.K.)
Les Djeddars, monuments funéraires berbères de la région de Frenda, Alger : OPU, 1983.
- Lacheraf (M.)
Des noms et des lieux, Alger : Casbah Éditions, 1998.
- Laoust (E.)
Contribution à une étude de la toponymie du Haut-Atlas, Paris, 1942.
- Laroui (A.)
Histoire du Maghreb. Un essai de synthèse. T.1, Paris, 1975.
- Lewicki (T.)
in : *Encyclopédie de l'Islam* (Nouvelle édition), Tome III, 1990.
- Mercier (G.)
La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du nord.
- Remaoun (H.)

Histoire nationale et pratiques politico-identitaires : une lecture des manuels officiels en usage dans l'Ecole algérienne, Oran : CRASC, 1996.

Sahli (M.-Ch.)

Décoloniser l'histoire. Alger, 1986.

Talbi

in : *Encyclopédie de l'Islam* (Nouvelle édition), Tome II, 1990.

Encyclopédie berbère II, Aix-en-Provence : Edisud, 1985.

Insaniyat : «Le Maghreb : culture, altérité», n°9, Oran, Publications CRASC, 2000.

